



**L'île des anamorphoses**  
version de Jean-François Hassoun

**1.**

C'est ce que disent ceux d'ici.

Il y eut d'abord quelques signaux. Subtils et sournois comme les premiers assauts de l'âge sur un corps d'homme. Mais l'homme était encore jeune. Au commencement, cela ne se voyait pas. Mais si on le lui avait demandé, il aurait dit que quelque chose en lui avait commencé à grandir. Immense et inconnu. Il le savait, il était inutile de lutter.

L'homme connaissait la lumière chaude et finissante de ces premiers jours d'automne qui remplissait l'île. Le village de pierres accueillait cette nouvelle ère dans le silence retrouvé de ceux qui se parlent peu. « Enfin ! » devient alors la parole qui rassemble ceux qui savent. Enfin. Un mot simple et court. Un souffle de vieillard. Une introduction à un long chapitre devenu inutile.

« Enfin! Les autres sont partis », disent ceux d'ici.

Ce matin d'automne, une poignée d'entre eux entourés par la mer s'étaient alignés le long d'un axe imaginaire mais immuable sur la place surplombant le port. En rang, le visage grave, chacun attendait son tour devant le camion béant de l'épicier ambulante. Une messe païenne où l'on communie à coup d'huile d'olive et de pièces de monnaie. Le vent ne permettait que peu de mots. Les sacs en papier remplis des dernières pêches se froissant sous les rafales, les cheveux emportés dans une course folle et verticale que les femmes tentaient de maîtriser une main sur le crâne, le sifflement du vent sur les lauzes des toits, la rage croissante de la mer butant sur la digue noire. Un vacarme marin. Le vent était partout. Le vent plus fort que les hommes. Ceux d'ici le savent bien.



Lui n'était pas d'ici. Il n'y était pas né. L'île ne l'avait vu ni naître ni grandir. Pour les autres, l'homme était d'ailleurs. Mais tous les autres étaient rentrés sur le continent. Lui était resté avec ceux d'ici. Pourtant à le voir marcher sur les déluges figés de rochers instables, à le voir nager seul dans les criques secrètes avant le jour, à le voir respirer le maquis et les bouses se durcissant au soleil, l'homme ne semblait pas étranger à l'espace. Il se nourrissait de ce monde avec l'avidité d'un insecte. Ce paradis minéral était le sien.

Ce matin d'automne, lorsqu'il est arrivé sur la place du village, ils ont d'abord remarqué que l'homme n'avait plus de regard. Il en avait mille. L'expression changeante à chaque seconde, il marchait vers eux d'un pas sûr. Il avançait non pas sur une ligne droite propre au déplacement humain, mais en une succession d'étranges cercles concentriques. L'homme suivait ce circuit comme s'il se projetait sous ses yeux.

Cette progression se déroulait sans la moindre hésitation mécanique. La perfection des cercles qu'il dessinait de ses pas était en tout point remarquable et tranchait avec l'extrême variabilité de l'humeur de ses traits. À peine un tour exécuté, il se lançait dans un autre, tout aussi régulier.

Ne variant jamais l'allure, il fit le tour de chaque personne présente sur la place. Tous restaient figés. L'homme ne les regardait pas, ne les touchait pas. Il ne faisait que les encercler quelques secondes d'un pas qui ne fut jamais menaçant. Il n'oublia personne.

De puissantes rafales tentaient de lui imposer un chemin dont la rectitude de la trajectoire serait plus humaine. En vain. Juste des cercles comme seule réponse aux regards de ceux qui cherchaient à comprendre. Bien sûr, tous ont d'abord pensé à une soudaine excentricité mais l'homme n'en était pas coutumier.

« Il fallait que cela arrive ». C'est ce que disent ceux d'ici.



2.

« *Je ne suis pas d'ici. Je viens du ventre de l'été.* »

(Jose Sangalo-Torres, *La Retraite de Sancho Panza*)

7 Août. 13 heures.

Les autres sont arrivés. Je les connais tous. Je les connais bien. Une vague joyeuse et irréprouvable a rempli la place du port. La vacuité d'hier n'est plus que souvenir. Partout une multitude de nouveaux visages. Tous se veulent anciens et connus. Partout de nouveaux sons, de nouvelles odeurs. Partout de la nouveauté. Je m'y suis préparé.

Ceux d'ici se feront maintenant rares sur les chemins devenus trop brûlants. Peut-être, je les croiserai dans l'anonymat des premières heures du jour. Je saluerai ceux qui partent sur leur barque pêcher au large, ceux qui se délassent les jambes sur le sentier douanier encore offert aux vaches marines. Le jour, ils resteront au fond de leurs refuges. L'ombre et la fraîcheur seront leurs derniers trésors. Intacts et secrets. Autrefois seigneurs, ils abandonnent de bonne grâce leur royaume de sel à tous les autres venus le conquérir sans combattre.

« Je suis les autres, n'importe quel homme est tous les hommes », disent ceux d'ici. Mais moi, je ne suis pas d'ici. Aujourd'hui est un jour sans vent, un jour à méduses. Une aubaine pour celui qui sait où aller pour éviter le feu de leurs morsures invisibles.

Je marche sur l'étroit chemin à travers le maquis nous menant à la mer. Je suis en silence l'enfant à la peau de cuivre. Lui a grandi parmi ces pierres. Dans le ventre de sa mère, il en avait déjà découvert toutes les savantes irrégularités. Mon fils marche devant moi. Je le suis. J'écoute son souffle et le bruit de nos pas. L'enfant ralentit. Puis il s'arrête et se retourne. Puis il me dit. Il me dit tout avec ses mots. Puis il me dit encore. Puis il hurle. Puis il me supplie. Puis le silence. Un temps indéfinissable. Je sens



que quelque chose en moi vient de commencer à grandir. Immense et inconnu. Je le sais. Il est inutile de lutter.

Mon fils et moi partons nous baigner à l'heure solaire où les autres s'abandonnent au rituel du sommeil de l'été.

Un jour sans vent. Un jour à méduses.

### 3.

Ce matin d'automne, tous ont suivi l'homme qui marchait en rond. D'abord ceux présents sur la place, puis tous ceux d'ici. Un cortège humain s'est formé derrière l'homme. Comme le vent, il ne voulait pas faiblir.

Dans la file d'hommes et de femmes qui le suivaient, certains soutenaient qu'il était somnambule. Ils disaient que cela pouvait arriver à n'importe qui, n'importe quand. Surtout à des gens comme lui, à des gens qui avaient « vécu ce qu'il avait vécu ». Ils disaient qu'il ne fallait surtout pas le réveiller, que ça pouvait le tuer. Il fallait le suivre, il fallait le protéger.

Pour d'autres, l'homme était devenu fou. Il avait perdu la raison. C'était évident. Il suffisait de le voir. Ceux-là voulaient appeler le médecin, une ambulance. S'ils appelaient maintenant, ils seraient là dans une heure ou deux. Il fallait l'arrêter. Il fallait le protéger.

– On n'appellera personne !, dit sèchement le plus vieux.

– Réponds-moi !, lui chuchota une femme à la voix douce.

– Tu m'entends là ?, tenta le pêcheur chauve, suivant le rythme de la marche comme si sa vie en dépendait.

L'homme n'entendait pas. Il riait, pleurait, marmonnait de faibles sons rendus inaudibles par le vent qui emportait tout. En éclaireur aux mille humeurs, il entraîna le



village qui s'étirait et ondulait derrière lui tel un serpent polymorphe. Ce matin d'automne, l'homme et ceux d'ici sont allés derrière la digue noire.

Tous marchaient en rond. Vers les sentiers qui bifurquent.

#### 4.

*« Des tentacules de sel ondulent sur son visage.*

*Bientôt, ces cicatrices marines l'absorberont tout entier »*

(Georges Segrob, *La Pierre et le Serpent*)

7 Août. 17 heures.

J'ai appris à aimer le sel sur la peau. Oui, cela s'apprend. Savoir lire les dessins courbes et éphémères du sel sur les corps devenus secs. La peau devient rebelle, rugueuse, autonome, épaisse. Une matière vivante que l'on lèche à l'abri des regards. Se manger devient alors possible.

Après ces heures de mer rythmées par des immersions communes et l'acidité de la roche, mon fils et moi prenons le chemin du village. « Si je pouvais entendre toutes les rumeurs du monde, je percevrais le bruit de ses pas », écrivait le Maître. J'entends moi l'inquiétude de l'enfant au seul son de ses pas.

Alors nous entrons dans le village comme dans un tunnel sans phares. La place du port n'a plus d'horizons. Les Autres la peuplent gaiement. Ils en coupent toutes les perspectives. Une tribu d'animaux flasques et fantasques déambule. Ici, ni chef ni lois. Au milieu des Autres, mon fils trouve tout de suite sa mère, tant elle diffère. « Belle à attirer la foudre », disent ceux d'ici.

Sans hésiter, mon fils lui dit. Mon fils lui dit tout à son tour. Avec ses mots, sans faillir, il dit à sa mère. Il faut qu'il lui dise. Alors, plus rien ne sera comme avant. Au fil du sombre récit, je vois la Mère devenir louve aux cheveux de feu. Je la vois chercher celui qui nous blesse encore. Elle cherche et le trouve. Ses yeux d'algues bleues fixent



en silence l'Autre parmi les Autres. Mi-homme mi-hyène, il est celui qui a osé, celui qui l'a fait. Il ne peut soutenir le feu du regard d'une mère animale. Alors, il hurle, bave, vocifère. Puis du hurlement qui déchire le temps, il passe aux dents. Car la hyène attaque enfants, femmes et vieillards. Il veut détruire cette beauté à jamais inaccessible. L'air est brûlant. Il s'approche de la chair, il va mordre. La meute le retient puis le relâche puis le retient à nouveau. Je cherche mon fils. La louve fait face. L'Autre se débat parmi les siens. La place devient théâtre de poussières. Je ne trouve plus mon fils. Maintenant cette chose se déploie en moi. Nous sommes immenses. Eux si petits. Je sais maintenant lire les flammes. Les cheveux de feu de la Mère nous entourent d'un voile brûlant que même les dieux ne pourront franchir. Nous sommes invincibles. Des groupes se forment et se défont. L'Autre use de mots incompréhensibles qui se voudraient interdits. Certains s'empoignent. D'autres crient. Malgré le tumulte d'ombres, je retrouve mon fils. Je panse ses larmes de pierre. L'Autre menace de nouveau. Je crois même qu'il pleure au milieu des siens qui le cachent. La meute informe se rassemble devant nous. Ils hurlent que nous ne sommes pas d'ici, que nous ne le serons jamais. Puis leurs mots se perdent dans les pierres. Maintenant, je ne les distingue plus. C'est alors que les Autres disparaissent.

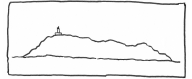
Au premier souffle du vent du soir, ils ont disparu. La place est vide. Je sais lire les flammes. La louve aux cheveux de feu ne sera plus jamais femme.

« Tout entier », disait le Maître. Ce qui grandit en moi bientôt m'absorbera.

## 5.

L'homme et son cortège stoppèrent leur course étrange au plus profond de la Crique des Lions. Une entaille étroite au cœur des rochers. Enfants, ceux d'ici y ont appris à goûter la mer à défaut d'y apprendre à nager.

Là, les vagues n'avaient pas encore rencontré les blocs de la digue noire. Là, elles s'engouffraient, s'élevaient en montagne puissante pour s'abattre sur la roche verte qu'elles pouvaient enfin dévorer. Ce matin d'automne, tout était rage et écume.



Alors l'homme s'approcha du bord. Tous le suivirent.

**6.**

« *Je ne parle pas de vengeance ni de pardons,  
L'oubli est la seule vengeance et le seul pardon.* »

Auteur inconnu – Inscription sur pierre

J'ai vu les miens fuir la poussière des démons. J'ai vu les hommes disparaître dans les tourbillons incolores. J'ai vu les ruines circulaires surgir de terre. Il me plaît aujourd'hui de les longer en silence. J'aime ces pierres mortes et rondes.

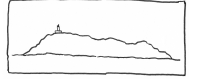
Je ne suis pas seul. Ceux d'ici sont tout autour de moi. Ils m'entourent. Partout. Toujours. Je ne les vois pas tant ils sont grands. Eux connaissent le labyrinthe. Alors, je les suis. Chacun de nos pas nous fait traverser la mer. Chacun de nos souffles défie le vent.

Je sens maintenant le bouillonnement marin m'envelopper. Mes membres déformés ne sont que brindilles abandonnées à la furie glacée de la mer. Je me demande alors quels seront les dessins du sel sur ma peau redevenue sèche.

Je m'enfonce dans la masse spumeuse. Je sais qu'il est inutile de lutter. Bientôt, je serai dans les entrailles de l'Île. Je n'ai pas peur. Je les suis.

**7.**

Quand l'homme a sauté dans la mer, c'est le pêcheur qui l'a d'abord suivi. Il fallait ne pas réfléchir. Il fallait le sauver. Le pêcheur ne savait pas nager. Tous ceux d'ici le savent. Alors le plus vieux a sauté à son tour. Puis une femme à la voix douce. Puis tous ont suivi. Tous ont sauté dans la mer qui grondait. Tous tenaient l'homme. Tous se tenaient.



Ils n'avaient pas le choix. Il fallait le ramener sur la terre. Il fallait le ramener à la vie.

L'homme était des leurs. C'est ce que disent ceux d'ici.